

Lettres québécoises

La revue de l'actualité littéraire

Michel Tremblay, Lise Tremblay, Christian Mistral

André Brochu

Numéro 130, été 2008

URI : id.erudit.org/iderudit/37284ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

ISSN 0382-084X (imprimé)
1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Brochu, A. (2008). Michel Tremblay, Lise Tremblay, Christian Mistral. *Lettres québécoises*, (130), 23–24.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 2008

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

☆☆☆

Michel Tremblay, *La traversée du continent*,
Montréal, Leméac, 2007, 288 p., 26,95 \$.



Nana avant Nana

Elle a dix ans, elle est jolie, intelligente et... de taille normale. Elle est la Grosse Femme enfant.

Élevée par ses grands-parents à Maria, un petit village français de Saskatchewan, Rhéauna, surnommée Nana, doit s'arracher à eux. Sa mère, qui a délaissé ses enfants pour faire sa vie dans l'Est, la réclame auprès d'elle après cinq ans. La fillette quitte à regret le milieu où elle a grandi et monte dans le train qui la mènera vers cette femme qui lui est presque inconnue.

NANA ET LES MA-TANTES

Nana est une enfant attachante sans doute, mais plutôt ordinaire, voire banale, alors que les romans et pièces de théâtre qui la représentent adulte en font un être hors du commun, physiquement d'abord, mais aussi par sa grande sensibilité et son imagination tempérées par l'intelligence, la compréhension et le bon sens. Certes, la fillette est pleine de qualités, mais rien ne fait d'elle un *personnage*. Le récit peint son désarroi, ses craintes face à l'avenir et à cette mère qui va l'incarner pour elle, mais l'accent majeur porte sur les figures secondaires, grands-tantes et cousines qui doivent accueillir la fillette



MICHEL TREMBLAY

au cours de son périple. Rhéauna est beaucoup plus un témoin qu'un sujet de l'action.

Quatre femmes, au long d'un voyage qui a, sur le plan symbolique, des allures de gestation et nous amène jusqu'à une mère qui vient précisément d'accoucher, imposant à Nana un frère dont elle devra assumer la garde, forment un paradigme auquel appartiendra justement la future Nana : celui des madames exorbitantes, nanties de gros défauts et d'énormes qualités. Régina d'abord, la laide et la maigre, la récriminatrice, qui serait à battre si elle ne jouait divinement du piano. On pense à Albertine transfigurée, improvisant une plainte extraordinaire sur son balcon (*Le premier quartier de la lune*). Puis Bebette, opulente et dominatrice, en qui générosité et colère coexistent. Ensuite, Isola Robillard, une enquiquineuse au verbe intarissable. Enfin Ti-Lou, alors jeune et belle, qui se venge de son père autoritaire en se prostituant. Curieusement, ces femmes sont des redondances incarnées. Régina vit à Regina, Maria (la mère de Rhéauna) vient de Maria, Bebette est une sorte de bégaiement onomastique, M^{me} Robillard, c'est « Isola l'isolée » (p. 224) et Louise Desrosiers (elle porte le nom de sa mère) arbore une collection de sobriquets, s'appelant d'abord Loulou, puis Ti-Lou, puis la louve d'Ottawa, s'éloignant de plus en plus de son identité respectable.

BALZAC ET NON MÂRQUEZ

Dans ce roman où l'excès, l'hystérie sont présents mais tenus à la périphérie, c'est la veine « balzacienne » du romancier qui triomphe¹, non le réalisme magique de *La grosse femme d'à côté est enceinte*. L'auteur annonce une suite où la ville, cette fois, fera l'objet d'une traversée. La mère, presque absente ici, y tiendra sans doute un rôle important. Souhaitons que Rhéauna ne soit plus le centre vide du récit mais sa figure rayonnante.

1. On peut aussi penser à Gabrielle Roy pour l'évocation des Prairies (une description de feu de brousse rappelle « Le puits de Dunrea », de *Rue Deschambault*).

☆☆☆

Lise Tremblay, *La sœur de Judith*, Montréal, Boréal, 2007, 176 p., 19,95 \$.

où les sortilèges de la modernité et ceux de la tradition, en particulier religieuse, s'entrecroisent.

Claire ? et alors ?

Je ne suis pas sûr de comprendre le vif engouement de plusieurs confrères, et non des moindres, pour les livres de Lise Tremblay et, notamment, pour le dernier.



UNE HÉROÏNE FACTICE

Je goûte donc le climat de la vie provinciale que mène la jeune narratrice (elle a à peu près l'âge de la Rhéauna de Michel Tremblay) en symbiose avec ses parents et voisins, avec avant tout sa mère que les travaux de couture rendent impatiente (elle « explose » à tout bout de champ) et son père — mais il est souvent absent, il « travaille dans le bois » (p. 110). La dédicace donne à penser que les parents de l'auteure ont fortement inspiré ceux du roman.

Quant à Claire, la sœur de Judith qui, elle, est la meilleure amie de la narratrice (le roman fourmille de noms, mais le sien reste inconnu), le titre fait d'elle l'« héroïne » du récit mais elle est bien loin de l'être, avec ses ambitions contrariées de danseuse à gogo qui n'arrive pas à se joindre à Bruce et son groupe de chanteurs, les Sultans. Un accident de voiture fait obliquer son destin et, quelque peu défigurée, elle se retrouve dans les bras d'un homme marié, plutôt laid. Sans doute y a-t-il là les éléments d'une intrigue, mais elle reste étrangère à l'action véritable qui est intérieure et qui concerne l'accession de la narratrice à une certaine maturité. Claire symbolise

À vrai dire, je goûte le climat narratif intense d'un livre comme *La sœur de Judith*. L'auteure y ressuscite un lieu — un quartier peu favorisé de Chicoutimi —, et une époque — les années soixante. Époque de transition

sans doute une affirmation séduisante de la féminité et l'aspiration à se réaliser en dehors du cadre étrié de la famille et de la petite ville, mais le symbole a tôt fait de s'autodétruire. Autour d'elle, la narratrice assiste à d'autres échecs, notamment des suicides.

UNE DESTINÉE FLOTTANTE

Malgré l'entrecroisement de nombreuses données relatives à un milieu social que les traditions religieuses pervertissent encore, la modernité étant chose récente, on n'a pas l'impression de l'accomplissement d'une destinée d'enfant. Et l'histoire de « la sœur de Judith » est une diversion, Judith elle-même étant une présence beaucoup plus active, ou encore la narratrice, ou sa mère qui « explose », bourrée de révolte à cause de la vie dure et du mari toujours absent.



LISE TREMBLAY

Le problème, c'est que rien ne vient ordonner cette matière. Elle reste inarticulée, même si elle est portée par une langue prenante, qui refuse tout artifice, toute prétention au beau style. L'expression rend bien la personnalité d'une enfant de douze ans qui est une grande lectrice. Son français peut être qualifié de québécois puisqu'on y relève les incorrections propres au parler populaire d'ici (le *Larousse* les accueille maintenant en partie).

On peut certes reconnaître l'authenticité d'une telle écriture, qui ne ressemble à aucune autre et nous plonge en pleine réalité québécoise, par le biais régional de Chicoutimi. Mais il faudrait donner un sens plus précis à tout cela. Le roman est dénué de direction, un peu comme la narratrice, conscience ouverte à tous et à tout, est privée de nom.

☆☆ 1/2

Christian Mistral, *Léon, Coco et Mulligan*,
Montréal, Boréal, 2007, 150 p. 17,95 \$.

Trois hommes en font deux



personnages, qui semblent en quête d'auteur puisqu'ils ne sont pas autrement mis à contribution. Il en va ainsi, affirme le narrateur, de tous les habitants du quartier :

Rien d'original ne se passait jamais vraiment au carré Saint-Louis. Une transsexuelle se jetait du haut d'un triplex et s'écrasait dans la nuit et l'indifférence de la nuit. [...] Léon n'écrivait pas; il prenait des notes en abondance et remaniait constamment son plan du grand roman urbain. Coco se tapait la tête sur les murs. Rien ne se passait jamais au carré Saint-Louis. (p. 119-120)

Révéler l'effet de surprise (le « punch ») d'un texte, voilà qui contrevient aux règles non écrites du journalisme littéraire. Mais quand tout le texte repose sur sa conclusion, comment faire autrement ?

Certes, on trouve du charme aux personnages qui nous sont présentés, un charme qui rappelle, à des siècles d'intervalle, ces canailles à la fois sympathiques et inquiétantes que sont François Villon ou Charles Bukowski ! Le recueil de Mistral, *Fontes*², participe du génie de ces deux-là.

DEUX PERSONNAGES PLUS UN POÈTE

Pour ce qui est de *Léon, Coco et Mulligan*, petit livre de 150 pages dans lequel on s'embarque avec plaisir, le roman ne tient guère, hélas, ses promesses narratives. Il y a deux personnages principaux. Léon, écrivain sans publication, cherche sur tout le continent l'endroit où il devrait enfin connaître l'aboutissement de ses efforts créateurs, et il croit le trouver au carré Saint-Louis, à Montréal. Son vieux copain Coco, schizophrène, demeuré, connaît par cœur les poèmes de Camille Mulligan (cela rime, n'est-ce pas, avec Émile Nelligan, et les destins de l'un et de l'autre riment aussi).



CHRISTIAN MISTRAL

LE POÈTE ET SON DOUBLE

Et dans le roman, une seule chose a lieu : le dévoilement, à la toute dernière page, de l'identité de Coco et de Louis. Coco, qu'on retrouve noyé dans la fontaine du parc, n'est nul autre que Mulligan, le poète schizophrène ; et Louis est son fils ! La révélation est certes frappante et explique rétrospectivement bien des choses, mais cela ne fait pas une intrigue pour autant. Il ne faut pas confondre, comme dirait doctement Roland Barthes, le code herméneutique (ou code des énigmes) et le code proairetique (code des actions).

Belle galerie de portraits, tout de même. On rêve de ce que donneraient ces photos si on les mettait en mouvement...

Même chose, du reste, pour *La traversée du continent*, de Michel Tremblay, dont le personnage central n'est qu'un témoin. Et pour tant de romans qui paraissent, brillants mais sans *histoire* digne de ce nom.

Le problème n'est peut-être pas que littéraire. Le Québec, mondialisé, métissé et coupé du passé, se momifierait-il à grande vitesse ? Comment, dès lors, pourrait-il inspirer des figures de héros ?

Léon prend soin de Coco comme d'un enfant. Ensemble, ils font connaissance avec la faune du « carré » et de la rue Prince-Arthur, et l'on voit défiler plusieurs

2. Christian Mistral, *Fontes*, poèmes et chansons, Montréal, Triptyque, 2004.